

Marc Strauss

Le corps parlant *

L'inconscient, c'est ce qui vous permet de vous accoupler, malgré le langage. Avec les conséquences que ça a sur l'espèce, de la perpétuer. Bonne ou mauvaise chose, qui sait ? Mais pour ce qui est des conséquences sur les individus de cette espèce dits par Lacan *parlêtres*, on le sait, elles sont plutôt désastreuses. Elles génèrent un nombre incalculable de conflits en chacun.

L'entrée dans le langage produit en effet dans l'individu une déchirure irréparable. Irréparable est plus adéquat qu'irréremédiable. Il ne s'agit pas d'un manque de remède à une maladie, mais de l'impossible rémission d'une faute. En effet, la structure du langage a comme effet la coupure irréremédiable entre le réel et la représentation, entre le besoin et le désir pour le dire autrement. Cette coupure est évidemment la castration que Freud a mise en avant dans la constitution subjective, et dont Lacan a donné la logique, une logique signifiante. Le sujet ne peut que prendre ce défaut d'unité sur lui, comme une faute. Et il va s'employer à la réparer. Moyennant quoi il va la répéter car la voie qu'il prend pour la réparer, aussi obliquée soit-elle, est fautive. Il ne peut que répéter son échec et est ainsi toujours ramené à son irréparable. L'irréparable, c'est le nom bien sûr du symptôme, que Lacan a plus gentiment qualifié d'impossible à supporter, mais c'est la même chose.

L'inconscient, qu'est-ce que c'est ? C'est ce bidule qui fait qu'une femme à un moment de mou dans son existence décide de voir un psychanalyste. Pendant quelques mois, elle lui raconte son enfance, ses difficultés avec les hommes, en particulier son ex-mari, ses embarras avec la confiance, puis elle disparaît, malgré mes rappels. Elle revient deux ans après, effondrée par la rupture d'une liaison homosexuelle qu'elle a entretenue dans le plus grand secret pendant six ans, y compris à l'égard de son analyste. Elle n'a pas toujours été homosexuelle, ça lui est tombé dessus après son divorce ; une relation passionnelle, fusionnelle. Elle avait bien sûr du mal à donner sa confiance, mais ça s'est fait, peu à peu, très lentement. Au

moment même où elle la donnait sans réserve, l'autre la plante, et la voilà dans une solitude atrocement douloureuse qu'elle n'a jamais connue. Là, elle se dit qu'il est temps d'interroger vraiment son rapport à la confiance, plutôt que de croire pouvoir gérer seule le tracas que lui fait cette question.

L'inconscient, c'est cette femme qui a, quand elle était petite, partagé le chagrin qui a tué son grand-père adoré, après que ce dernier eut perdu sa fille préférée. Elle a connu aussi la dépression de la mère qui formait avec son père un couple bizarre, lui bon vivant, pétillant d'intelligence, elle plus morne. Elle épouse un homme plus âgé qu'elle, divorcé, qui après son divorce a fait un enfant à une autre qu'il méprise radicalement. Elle s'engage sans réserve quand il lui promet un bonheur absolu, mais après peu d'années il perd tout enthousiasme, se replie, et finit par dire qu'il n'est pas fait pour la vie à deux. Elle est effondrée par son échec et souffre au point de penser qu'elle n'y survivra pas.

L'inconscient, c'est cet homme qui se promet de profiter de quelques jours de vacances dans une belle maison, seul, sans femme, ni enfant, ni maîtresse, pour pouvoir enfin lire et travailler à son aise, faire enfin des choses pour lui tout seul. Il revient dépité, ayant passé tout son temps à faire, comme il dit, du tourisme sexuel sur Internet.

C'est cette analysante qui, dans sa jeunesse, a raté un concours prestigieux et depuis vit dans la grisaille la plus terne, se présentant comme une pauvre femme. Par son travail, elle a affaire à des diplômés de cette grande école qu'elle a ratée et, de façon incompréhensible, passe son temps à se « frotter à eux », l'expression est d'elle. Nous pouvons ajouter que dès le début elle a perdu son concours, avec son frère ; un joyeux concours de violence où ils ne s'épargnaient rien. C'est elle qui a dû s'incliner alors même que, transgressant toutes les limites, elle allait l'emporter mais qu'un adulte est intervenu pour les séparer et la déconsidérer définitivement. Ainsi, pour elle, être une femme, c'est l'injustice de ne pouvoir faire ce que fait un homme. Elle reste donc professionnellement et socialement dans l'ombre des hommes, et en souffre. En même temps, elle n'a pas renoncé à poursuivre son concours et elle continue incompréhensiblement de se « frotter » aux hommes qui la dominent, et bien sûr elle en souffre.

Chaque cas de la pratique pourrait ainsi défiler ; en quelques lignes s'inscrit un destin où les choix s'avèrent moins libres qu'il n'y paraît.

Mais commentons plutôt cette phrase de Lacan dans le séminaire *Encore*¹, à la cinquième leçon : « Tous les besoins de l'être parlant sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction – à quoi ils peuvent faire défaut. »

Nous pouvons partir du fait qu'on ne peut pas ignorer son corps et ses exigences. Quand il se manifeste, par ce que nous pouvons appeler une excitation, on ne peut pas l'ignorer. L'excitation se fait sollicitation.

En effet, le corps, ce qui le caractérise surtout, c'est que nous l'ignorons. Au mieux, quand nous avons besoin de lui, nous commandons à ses actions. Il arrive pourtant que nous ne puissions pas l'ignorer. Dans le cas de la douleur, évidemment, et aussi cette forme très particulière de douleur, dont il est impossible de dire qu'elle n'est pas agréable aussi, l'excitation sexuelle. C'est probablement pour cela que Freud a précisé que toutes les sensations devaient s'accompagner d'excitation sexuelle, même la douleur.

Qu'est-ce que l'excitation sexuelle ? Une douleur qui est aussi plus ou moins agréable et qui s'impose. De ce point de vue, nous devons reconnaître à côté des besoins liés à la survie du corps un besoin sexuel, d'un autre ordre. De même, on sait qu'il n'est possible de supprimer cette douleur qu'en l'accentuant jusqu'à la volupté.

On peut donc en rechercher l'agrément. Pour y arriver, à quoi s'en remettre ? Est-ce le besoin qui commande l'excitation, que l'esprit ne peut qu'accompagner puisqu'il ne peut l'ignorer, ou alors ne peut-elle être déclenchée par la pensée, avec un scénario adéquat ?

Ainsi, une rencontre sexuelle est le fait de l'amour pour une histoire qui plaît particulièrement. Ça peut être l'histoire du prince charmant qui vient délivrer la belle endormie de son ennui. Ça peut aussi être celle du lion et de sa femelle qui se défient dans l'intensité de leur plaisir. Mais, celles-là ou d'autres, c'est toujours une histoire avec un « plus de plaisir », que ce soit l'adieu à l'ennui ou le choc de la rencontre. Une histoire dont la conclusion est nécessairement le plaisir sexuel, comme plaisir suprême que l'on puisse s'offrir dans l'intimité.

On peut se raconter d'autres histoires, celle où on se fait être professeur d'Université et où on joue convenablement son rôle avec ses partenaires universitaires pour atteindre au plaisir de réaliser son objectif. Là, il n'est pas question de partenaire sexuel, même s'il peut être question de plaisir sexuel, comme Freud l'aurait non pas dit, mais, selon Jones, montré par la tache qui sur son pantalon apparaissait pendant qu'on lui donnait aux États-Unis son diplôme *honoris causa*.

Pourquoi y a-t-il des histoires qui doivent finir au lit, même pour certains professeurs d'Université ? Pourquoi n'y a-t-il pas seulement des plaisirs publics où, même s'ils sont solitaires comme la pêche ou le jardinage, il n'y a rien à cacher, sinon éventuellement leurs trucs et leurs bons coins ?

Est-ce parce que le corps a des besoins et qu'il n'y a le choix que de les accompagner par ses pensées ? Ou est-ce parce que le plaisir sexuel a une telle valeur que le sujet ne veut pas y renoncer ? Et là se pose la question de la valeur : est-elle une valeur de volupté inégalable, ou une valeur de jouissance intellectuelle ? Est-ce le meilleur, ou le plus rassurant ?

La psychanalyse nous répond qu'il est le plus rassurant. La conclusion sexuelle a une fonction pour le sujet : elle est supposée démontrer à chaque partenaire son sexe, un sexe qui jusque-là pour lui n'est qu'hypothèse. La forme la plus classique de cette démonstration est celle de la copulation dite hétérosexuelle, où celui qui a l'organe se prouve y intervenir comme homme, et l'autre comme femme. Mais on peut très bien avoir un scénario différent pour se prouver le sexe que l'on se construit. Par exemple, faire avec un homme ce qu'un homme fait. Ou faire avec un homme ce qui pourrait se faire avec une femme si c'était permis, ou si ça en valait la peine. Ou alors, bien qu'ayant un organe pénien, faire ce qui se fait comme femme avec un homme. Ou, de l'autre côté, faire avec une femme ce qui pourrait se faire comme homme, ou avec une femme faire ce qui se fait comme femme, etc.

C'est là le message insupportable de la psychanalyse : l'inconscient ne permet à aucun être parlant de se savoir d'un sexe, Lacan l'a dit. Grâce à ce qu'il a montré par la suite, nous pouvons dire que l'inconscient est ce qui objecte à ce qu'un parlant se sache d'un sexe. Il en est l'impossibilité même. En effet, pour le savoir, pour tout savoir quel qu'il soit, il n'y a comme sexe que le phallus, unique. Une fiction donc, une histoire qui rassure sur l'appartenance au sexe. Et de ce point de vue, couple homo ou hétérosexuel sont tous deux comme le néologisait Lacan « hommosexuels ».

Cela dit, si la jouissance sexuelle condense sur elle l'excitation du corps, la régule et la résout transitoirement, la jouissance propre de l'excitation implique tout le corps, au même titre que l'angoisse, qui est la douleur de ne plus arriver à se représenter dans un environnement reconnu.

Et cette excitation de tout le corps, c'est elle qui nous fait vivre, c'est elle qui nous commande d'agir, de l'utiliser et d'en faire du plaisir. C'est là que Lacan a ajouté à la jouissance sexuelle, qui a été le point d'Archimède de Freud, la jouissance de *lalangue*. C'est ce qui fait de nous une espèce différente de toutes les autres : nous avons le sentiment de la vie, et ce sentiment nous porte, nous donne envie de le vivre, encore. Et aussi ce sentiment provient de la volupté que nous éprouvons à être baignés dans le langage, avec ses tourbillons plus ou moins violents, de la douce vague à la tempête déchaînée.

Mais cette jouissance, nous ne pouvons que l'éprouver. De plus, nous ne pouvons pas l'éprouver indéfiniment, dans la béatitude la plus complète. Les besoins sont là, avec leurs exigences, et leur satisfaction, et la nécessité de l'autre pour cette satisfaction. Ce sont même les seules satisfactions que nous pouvons reconnaître, et non pas seulement éprouver passivement. Nous pouvons les reconnaître, parce que, contrairement à la jouissance du bain de *lalangue*, elles sont normées, ordonnées par le signifiant. Ce sont même les seules que nous pouvons reconnaître et planifier, parce que pour reconnaître et planifier il faut le signifiant. La planification de la satisfaction, c'est ce que nous appelons le fantasme. La jouissance à l'inverse peut se retrouver, par rencontre, et pour se perdre aussitôt, car elle n'est attachée à aucun nom qui la désigne.

Cela dit, il est une jouissance planifiable, que l'on peut susciter, et à laquelle n'est attaché aucun nom, l'excitation sexuelle. Elle est planifiable mais ne trouve pas d'issue. Insistons sur le fait que Freud a toujours insisté sur le fait que la masturbation infantile ne connaissait pas la résolution de l'orgasme. Elle est dans l'enfance jouissance en elle-même, mais ne connaît comme fin que l'épuisement, sans plus de conclusion satisfaisante que les théories échafaudées pour imaginer un usage adéquat de la zone. Elle n'est attachée à aucun nom parce qu'elle est unique, ne renvoie qu'à elle-même, elle ne fait l'objet d'aucune tractation avec l'autre qui satisfait les besoins, avec lequel se négocie la satisfaction, en la soumettant à conditions d'échange, etc. Elle ne peut que s'éprouver et être imaginée comme planifiée dans le couple parental, qui est un couple sexuel avant d'être un couple pédagogique.

Elle prend alors le nom de phallique, ce qui veut dire que c'est toujours la jouissance de l'Autre imaginé, supposé savoir en user correctement... toujours pour s'y retrouver comme homme ou comme femme.

Donner nom de phallique à la jouissance sans nom qu'est la jouissance sexuelle permet donc de la gouverner, à partir du fantasme, à partir de ce que le sujet connaît des satisfactions des besoins qui sont aussi des satisfactions d'amour. La jouissance phallique est la jouissance de l'organe sexuel quand elle est mise au service du rapport sexuel parental, c'est-à-dire que l'objet sexuel sert à l'amour au même titre que l'objet oral, l'objet anal, etc. y servent. Autant dire qu'elle n'est jamais que pour l'autre, et jamais atteinte. Retombée toujours trop précoce de l'aile, dit Lacan.

Le fait est que si la jouissance de *lalangue* peut et peut ne pas se faire excitation sexuelle, elle est toujours excitation *a*-sexuelle, et elle se dit quand le sujet parle. Le symptôme névrotique correspond à la conjonction

forcée de l'histoire que le sujet se raconte pour justifier son identification à un sexe avec son excitation. Il donne sens sexué à cette excitation. Par exemple, notre dernière patiente rapporte sa jouissance à ce qui représente dans son hystoire une jouissance de femme, c'est-à-dire de partenaire injustement soumis(e) à la violence de l'homme.

Dans le symptôme névrotique se montre l'index d'une identification sexuée inconsciente. Mais l'inconscient est aussi l'impossibilité de cette identification car il n'y a rien qui mette le corps de l'homme en relation avec le corps d'une femme qui n'ait rapport avec le langage.

Le symptôme fondamental est, une fois opérée la coupure entre l'excitation et sa mise en scène sexuée, la forme singulière de son excitation : pour elle, un corps à corps violent et brutal. Grâce à l'analyse, nous pouvons penser que son plaisir à se frotter aux hommes lui sera restitué et qu'elle pourra trouver l'homme avec lequel se satisfaire, sans qu'aucun franchisse les limites de ce qui doit rester un jeu, un jeu sans gagnant définitif pour pouvoir perdurer. Mais elle pourra aussi la condenser dans un autre domaine, faire violence à la langue par exemple, en écrivant enfin, ce qu'elle a toujours rêvé de faire.

Mots clés : inconscient, corps parlant, identification sexuée, symptôme

* [↑](#) Intervention faite lors de la journée du FCL du Brabant du 15 mars 2014, « L'École, un corps vivant ».

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 49.